

Agonie sans triomphe



Dan Altmann

Jérôme Quiqueret

Mon pauvre Italo,

Notre meilleure arme, ce sont les mots. L'idée était belle. Elle était rouge. Comme les terres qui t'ont vu mourir. Comme le sang que, dans cette cité, on voyait mieux couler que l'Alzette. C'est celle qui te plaisait, Italo. Dans les poches de ton dernier pantalon ensanglanté, on a retrouvé un petit miroir, une montre et une boîte d'allumettes. L'attirail de la sagesse. Mais cette sagesse, Italo, ne peut rien contre l'ivresse. Elle ne peut rien contre l'ignorance. Ton corps en portait les stigmates ce matin-là.

Ils ont œuvré à ta mort, ceux qui criaient à la barbarie. À l'importation du poignard par les nôtres. Qu'ont-ils fait pour empêcher son usage? Il fallait une autorisation pour se procurer de la mort aux rats. Pas pour acheter un revolver. Encore moins un couteau. Ils ne voulaient pas désarmer les ouvriers, pour garder le droit de leur tirer dessus. Et si ces miséreux pouvaient se massacrer entre eux, c'était encore mieux. Et s'ils étaient de deux pays différents, Monténégrins d'un côté, Italiens de l'autre, comme en ce dimanche 4 septembre 1910 sur le chantier, c'était le summum: la désorganisation ouvrière à moindres frais, l'enrichissement incontesté. Un jour, le crime qui t'a arraché, Italo, aux bras de ta belle Elvira, on appellera cela un crime raciste. Pour l'instant, cela restera un crime impuni. Et un crime impensé dans la ville qu'on construira un jour sur vos éphémères baraques en bois.

Chez moi, la maison était en pierre, mais c'était la guerre tous les jours. La cuisine était ma prison, mon assignation. Ma chambre fut mon tombeau, ma résignation. Ils n'ont pas eu de mal à retrouver le type qui m'a tué.

Sept jours après ton meurtre, Italo. On m'a moi aussi transpercé la poitrine. Trois coups de couteau. Le lâche avait notre nationalité. C'était celui que j'appelais mon mari. Giovanni Santini, de son état civil. Il avait passé son dimanche après-midi dans un café de Villerupt. À son retour, aviné, il m'a reproché mon retard aux fourneaux. Je lui ai dit que ça m'était égal. Il m'a giflée. C'est alors que j'ai abandonné les mots, Italo. Mais je n'étais pas bien mieux outillée que toi, contre ces armes qui partout nous menacent. Je n'avais que les outils de la ménagère. Une bouteille. En verre. Une louche. En acier. Son front a saigné. Blessure anodine.

Prépare mon lit, a-t-il ordonné. *Puttana, vacca*, il a ajouté, en me suivant dans les escaliers. Nos deux filles l'ont entendu. Elles ont perçu aussi mes mots à moi, les derniers que je prononcerais: „Je vais mourir mais tu iras en prison.“ Cette pensée me rassurait au moment de quitter Esch, de quitter ce monde. J'ai failli me

tromper. On a manqué de le lyncher, quand on l'a ramené sur les lieux.

Ce ne sont pas ceux qui, ce jour-là, voulaient lui rendre sa haine qui allaient le juger. Tu te rends compte, Italo: la Justice a cru ses salades sur la *cattiva donna* que j'étais, et l'honneur de la famille Santini pour la première fois entachée. Ils lui ont trouvé des circonstances atténuantes. Il n'aura passé que dix ans au trou, dans le Grund. Pour un crime qui en mettra cent de plus à porter le juste nom de féminicide.

Angela Pandolfi

Librement inspiré de la vie et de la mort d'Angela Pandolfi, née en 1870 à Fabriano (Ancona) et décédée le 11 septembre 1910 à 19 heures, au 11 rue des Boers à Esch-sur-Alzette, et d'Italo Dalledonne, né en 1878 à Roncoferraro (Mantova), mort le 4 septembre 1910 à Esch-sur-Alzette à 11 heures, sur le chantier de l'Adolf-Emil-Hütte (future usine de Belval) du Clair-Chêne.

Murder Incorporated

(...)

I heard that you
Got a job downtown man that leaves your head cold
Everywhere you look life ain't got no soul
That apartment you live in feels like it's just a place to hide
When you're walkin' down the street you won't meet no one eye to eye
The cops reported you as just another homicide
But I can tell that you were just frustrated
From living with Murder Incorporated
Everywhere you look now, Murder Incorporated
Murder Incorporated

Bruce Springsteen
(from the album „Greatest Hits“, 1995)
© Sony Music Group/Eldridge

Sur l'auteur

Jérôme Quiqueret, 42 ans, originaire de la banlieue de Nancy. A migré au Luxembourg en 2003, pour y traduire d'innocents faits divers de l'allemand vers le français pour la presse quotidienne. Son attrait irrésistible pour les traces du passé et les histoires tues l'ont fait s'intéresser au passé populaire de la ville d'Esch qu'il a si souvent arpentée. Journaliste au *Tageblatt*, il a récemment publié, „Tout devait disparaître – Histoire véridique d'un double meurtre commis à Esch-sur-Alzette à la fin de l'été 1910“ aux éditions capybarabooks.

Die Serie This Hard Minett Land

Von März bis Oktober 2022 laden das Tageblatt, das Luxembourg Centre for Contemporary and Digital History (C²DH) und capybarabooks die LeserInnen jeden Freitag zu einer besonderen Entdeckungsreise durch Luxemburgs Süden ein. Rund vierzig SchriftstellerInnen und HistorikerInnen lassen sich von Bruce Springsteens Songs inspirieren und schreiben Texte über das luxemburgisch-lothringische Eisenerzbecken, „de Minett“, sowie über diejenigen, die dort geboren oder dorthin eingewandert sind, dort gelebt, gearbeitet, geliebt, geträumt, gehofft, gekämpft, Erfolg gehabt oder versagt haben. Begleitet werden die Texte in deutscher, englischer, französischer und luxemburgischer Sprache von Illustrationen des Luxemburger Künstlers Dan Altmann. Im Herbst erscheinen sämtliche Texte und Zeichnungen dann versammelt in Buchform bei capybarabooks. Bis dahin heißt es: „Son, take a good look around/this is your ... Minett Land!“

Tageblatt

LÉTZEBUERG

CAPYBARA  BOOKS


UNIVERSITÉ DU
LUXEMBOURG


C²DH
LUXEMBOURG CENTRE FOR
CONTEMPORARY AND DIGITAL HISTORY